

**Jean-Pierre Bertalmio**

# **Le Bois aux loups**

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dépôt légal décembre 2024

© Éditions Polar passion

41 Avenue de Nontron

24450 Miallet France

ISBN 978-2-487612-10-5

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

*Les notes de bas de page et les notes de fin sont signalées par la mention (nf) et sont consultables en dernières pages.*

# Chapitre I

*Mercredi trois avril, dix heures du matin.*

En ce début de journée du mois d'avril, cet appel matinal ne l'avait pas plus surpris que d'habitude. Il savait qu'il ne restait jamais bien longtemps à glandouiller dans son minuscule bureau situé au dernier étage de l'hôtel Beauvau, juste sous les combles. En général, quand on le sollicitait, c'était urgent. Mais cette fois-ci, l'urgence, elle-même, devenait pressante.

Les quelques mots de Lebrun, l'éminence grise du ministre de l'Intérieur, en disaient long sur son aspect gravissime, le fait qu'un hélicoptère de la gendarmerie l'attendait dans la cour d'honneur, également. Il en allait certainement du sort du gouvernement et lui, le commissaire divisionnaire Gabriel Lambert, en était l'un des derniers défenseurs.

On l'avait nommé à la tête du Bureau des Affaires spéciales pour ce genre de circonstances. Son unité avait été créée dans le seul but de préserver l'État des aléas les plus menaçants de la vie politique. Le *B.A.S\** (*nfi*) n'avait pas pour vocation de se pavaner à la *une* des journaux. Il devait agir rapidement, dans la discrétion la plus totale. Il n'était, d'ailleurs, composé que d'un *staff* restreint dans lequel l'administration plaçait toute sa confiance. Pour l'essentiel, on n'y trouvait que, lui, Gabriel Lambert, dit Gaby pour les intimes, un ancien sous-directeur de

l'IGPN ayant fait ses classes dans la *Crime*, la capitaine Sabrina Preston, une exfiltrée du service action de la DGSE reconvertie en enquêtrice de la police des polices et une équipe dédiée de l'INPS. Leur ordre de mission, toujours prioritaire sur tous ceux des autres services de la PJ, était directement édicté par le ministre.

Gaby aimait bien ce travail souvent ingrat et solitaire. Il n'avait aucune attache sentimentale et n'avait plus rien à prouver sur le plan professionnel. À l'approche de la cinquantaine, son unique préoccupation consistait à mettre ses compétences au service de la Nation. Il partageait ce sentiment avec Sabrina, sa principale collaboratrice qu'il avait formée lui-même au sein des *bœuf-carottes*. De mission en mission, il avait développé à son égard une forme de tendresse paternelle, nonobstant le fait qu'elle restait à ses yeux un beau brin de fille. Il y songeait parfois avec nostalgie, mais la gamine s'était entichée d'un jeune chef d'entreprise avec qui elle comptait passer le reste de ses jours.

En dépit des circonstances, il avait pris le temps de lui annoncer de vive voix le contexte de leur nouvelle enquête. Son directeur en serait informé en bonne et due forme par la suite. Après avoir mis de l'ordre dans ses affaires en cours, elle devrait le rejoindre cet après-midi même sur le terrain. Le légiste était déjà sur place.

L'hélicoptère décolla dans le vrombissement de ses puissants rotors. Il survola une bonne partie de la France avant que ne se dessinât le plateau de la Lozère. Durant ce court voyage, il avait relu le mémo que Lebrun lui avait adressé par mail. Au milieu du tournage d'une scène d'un *blockbuster*, un remake de la Bête du Gévaudan, l'acteur principal, le célèbre Thomas Jackson, l'étoile montante de Hollywood venait d'être abattu, il y avait moins d'une heure, par un obscur second rôle qui s'avérait être l'un des enfants du ministre de la Justice. Tout le temps du vol, Gaby n'avait pas desserré les lèvres. Il mesurait la portée du scandale si l'affaire était ébruitée avant que l'enquête eût défini les responsabilités de chacun dans ce drame.

L'*Écureuil* se posa au centre d'une vaste clairière. Le soleil était à son zénith et la météo avait annoncé une journée de printemps radieuse. Pourtant il régnait dans ce sous-bois une pénombre étouffante. La lumière ne parvenait pas à percer l'épaisseur de la canopée. Une espèce de brouillard enveloppait les grands arbres d'une gangue mystérieuse presque surnaturelle. On en ressentait le pouvoir maléfique jusqu'au plus profond de son âme. Et ce n'était pas la trentaine de figurants en costume d'époque ni la dizaine de chevaux harnachés qui en atténuaient l'effet.

Gaby s'avança vers la scène de crime soigneusement circonscrite par un ruban jaune et par une poignée de gendarmes

qui en interdisaient l'accès. En pure perte, au vu du nombre de marques de pas sur la terre meuble. La victime, fauchée par une balle, s'était écroulée au pied d'un chêne. Un homme était penché sur le corps. Massif, il se leva lourdement. Il devait approcher les deux mètres et peser son quintal et demi. Il avait les cheveux poivre et sel, longs et grasseyés, retenus en arrière par un catogan et son menton était décoré d'une espèce de tresse d'une bonne vingtaine de centimètres. Il avait davantage l'allure d'un *biker* que d'un légiste. Seuls ses doigts, étonnamment effilés, indiquaient une agilité propre aux chirurgiens.

— Le professeur Deveau n'a pas pu venir ? l'interrogea Gaby, surpris.

— Et non, mon pote, lui répondit le géant avec une familiarité naturelle comme s'il s'adressait à un ami d'enfance. Deveau est parti à la retraite le mois dernier. C'est moi qui le remplace. Docteur Yvon Bertier, Commissaire. Si nous devons bosser ensemble, appelez-moi simplement *Doc*. Vous savez, pendant vingt ans, j'ai travaillé pour les marsouins\* (nf2), j'ai dû vouvoyer jusqu'à mon propre fils. Alors les simagrées, j'en ai ma claque.

— Ça me va *Doc* ! Alors qu'avons-nous ?

— Le type a été atteint d'une balle en plein cœur. Un tir d'une justesse remarquable. Et vous voyez, Commissaire, c'est là que je m'étonne.

— Pourquoi, *Doc* ?

— Comment peut-on être aussi précis avec une pétoire pareille ? lui rétorqua-t-il en lui montrant le mousquet.

— Qu'en concluez-vous ?

— Je vous le confirmerai après avoir extrait la balle et examiné l'arme dans mon *labo* mais, à priori, je pencherai plutôt pour la main de Dieu ?

— C'est-à-dire *Doc* ?

— Le Destin, Commissaire. Mektoub ! Il s'agit probablement d'un regrettable accident.

Un accident ? Gaby n'en croyait pas un mot. Il savait pertinemment que dans les productions cinématographiques, on n'utilisait que des balles à blanc et, par mesure supplémentaire de précaution, des armes au canon modifié. Il avait donc bien fallu qu'une autre main que celle de Dieu eût trafiqué le fusil dans l'intention au minimum de nuire. Quant à tuer ? Le *Doc* avait raison. S'il s'agissait d'un assassin, il aurait été bien présomptueux pour ne compter que sur le seul hasard.

Pendant que le *Doc* s'affairait à embarquer son cadavre dans l'Écureuil, Gaby prenait conscience que, depuis sa descente d'hélicoptère, il n'avait eu des yeux que pour la scène de crime. Il leva la tête pour observer ce qui se passait autour de lui. La clairière était assez étendue pour contenir une vingtaine de caravanes et de vans et quelques lourds fourgons, de couleurs

sombres aux sigles de la Paramount et de *Canal+* autour desquels se regroupait une petite centaine de personnes des deux sexes au bord de la crise de nerfs. L'ensemble constituait un petit village dont le modernisme insolite détonnait.

— Ils sont tous là ? demanda Gaby à l'officier supérieur de gendarmerie qui s'était précipité pour lui serrer la main.

— Oui, bien entendu Monsieur le divisionnaire. J'ai veillé personnellement à ce qu'aucun d'entre eux ne sorte du périmètre. Lieutenant-colonel De la Villardière à votre service...

Et ce faisant, il le salua en claquant les talons. En haut lieu, on n'avait pas hésité à déranger un chef de région. Gaby ne s'en étonna pas. C'était dire tout l'intérêt qu'on portait à l'affaire. On exigeait une discrétion totale d'autant plus difficile à faire respecter dans un milieu où tout n'était qu'extraversion et matière à spectacle. Il n'aurait pas parié un euro que la nouvelle n'eût pas déjà fait le tour de la planète. Mais sur ce coup, il se trompait. De la Villardière le lui confirma aussitôt. On se trouvait dans une zone blanche. Les ondes ne passaient pas.

— L'équipe de tournage utilise des talkiewalkies pour communiquer entre eux, lui expliqua le lieutenant-colonel. Le producteur délégué et le metteur en scène possèdent, quant à eux, des téléphones satellitaires avec lesquels ils ont appelé les secours. Ils ont bien voulu me les confier et ils m'ont affirmé qu'ils n'avaient contacté personne d'autre. Par chance, ce matin,

aucun journaliste ne sévissait dans le coin, seulement le photographe de la production. Pour le moment règne le blackout, se réjouit-il comme si cela lui rappelait le bon vieux temps de la guerre. Cela nous laisse quelques heures pour dénouer les fils de cette tragédie, ajouta-t-il l'air grave.

Au fond il avait raison. En dépit du fait qu'ils se retrouvaient tous en pleine nature au milieu d'une immensité sylvestre, ils n'en étaient pas moins plongés dans un huis clos parfait. Le coupable, quel qu'il fut et quelles que fussent ses motivations, ne pouvait se trouver que devant lui et il n'avait pour l'instant aucune possibilité de s'enfuir. Les gendarmes y veilleraient.

Gaby observait le paysage. Il était resté tel qu'on l'imaginait au dix-huitième siècle quand la *Bête* semait la terreur par monts et par vaux. Les mêmes sentiers empierrés, les mêmes ravines escarpées, les mêmes forêts sombres. Les chênes blancs et les buissons sessiles disputaient les parties les plus basses aux pins parasols. Les hêtres et les sapins, installés à l'étage montagnard, dominaient, sur les flancs nord, les reliefs granitiques. Les conifères des reboisements successifs déroulaient leurs sombres manteaux sur les plus hauts versants et sur les plateaux dont les pâturages étaient livrés aux troupeaux de brebis. Dans cet environnement sauvage, l'homme n'y était que toléré et son habitat dispersé se fondait modestement dans le décor.

Ce n'était pas le cas de cette troupe de saltimbanques. Il jeta

un regard circulaire. Tels des serpents métalliques, des câbles se lovaient sur la terre grasse de la clairière. Des projecteurs dénudaient de leur lumière crue les grands arbres farouches. Deux groupes électrogènes troublaient la quiétude du peuple invisible des sous-bois. Les sanglots horrifiés des uns se serrant contre les autres, le caquetage incessant de ces êtres fragiles et trop tactiles s'étreignant et s'embrassant dans le seul but de se rassurer, couvraient les murmures de la forêt. Il y avait quelque chose d'indécent dans ce déballage de chair exhibée, de moyens techniques et de fric. Un aspect Sodome et Gomorrhe qu'un Dies Irae avait voulu punir. Car Gaby en était persuadé, cette mort n'était pas due au hasard.

Il fut tiré de ses réflexions par le lieutenant-colonel, tête nue, tenant son képi sous le bras comme il seyait à un officier de son rang. Il avait cette morgue des commandants en chef assortie d'une pointe de dédain.

— Par quoi commençons-nous, Commissaire ?

— Trouvez-moi un bureau. Je ne vais pas procéder aux auditions en plein air.

— Peut-être que la caravane de la victime fera l'affaire ? On ne risque plus de la déranger.

— Excellente idée. Cela me permettra de mieux m'imprégner de ses habitudes de vie. On se donne une première tranche de vingt-quatre heures. Ensuite, on avisera. Considérez,

colonel, qu'à partir de cet instant, il s'agit d'une rétention de témoins particulière concernant une centaine de personnes. Une rétention in situ au milieu de nulle part, mais aux conditions suivantes : interdiction pour tous de communiquer avec l'extérieur et de s'éloigner que cela leur plaise ou non. Pour moi, ils sont tous témoins, donc tous suspects. Ne vous inquiétez pas pour les formalités administratives. Je les prends sur moi. Vous le savez, j'ai carte blanche. Dans dix minutes, si vous le voulez bien, mon colonel, vous m'amènerez le délégué à la production et le metteur en scène.

En dépit du ton aimable du commissaire, De la Villardière ne pût s'empêcher d'esquisser une grimace. Un colonel de gendarmerie ne saurait être le larbin d'un flic quelles que fussent ses prérogatives, mais, en bon petit soldat, il s'exécuta.

Tel un lourd bourdon, l'hélico s'éloignait dans un ciel sans nuage vers le laboratoire de la Police scientifique à Saint Denis d'où, le temps de refaire le plein en carburant, il prendrait une nouvelle passagère pour l'amener sur le site. Il allait entamer une série d'aller-retour épuisant pour les pilotes, c'était dire tout l'intérêt que le ministère portait à l'affaire.

La caravane de Tom Jackson était installée à l'écart sous les frondaisons d'un grand chêne. Elle était d'apparence luxueuse. Pourtant, à l'intérieur, régnait le plus grand désordre. Des vêtements jonchaient le sol. Le lit était défait. De la vaisselle

sale et des restes de plateau-repas s'entassaient dans l'évier. Des bouteilles d'alcool vides décoraient la table. Était-ce normal ? Gaby se promit d'en demander la raison. Il entreprit toutefois de trouver un grand sac en plastique et d'y fourrer tous les détritrus encombrants. Il ne pouvait pas travailler dans ce capharnaüm. Il venait à peine de terminer cette opération de nettoyage qu'on frappait déjà à la porte.

De La Villardière pointa son nez accompagné d'un homme chenu et ventru comme un sénateur, et d'une femme menue aux cheveux bruns crantés dont les mèches rebelles balayaient le visage. Elle était vêtue d'un body échancré sous une veste de cuir et d'un Lewis moulant, le tout de couleur noire. Gaby observa qu'elle ne portait pas de soutien-gorge ce qui mettait en valeur deux adorables petits seins encore fermes en dépit de son âge. Le bedonnant, quant à lui, cachait ses rondeurs dans les plis d'un long manteau en cachemire. La cinquantaine bien tassée, ils arboraient tous deux d'épaisses lunettes qui masquaient leur regard - pour l'homme une paire en écaille dont l'optique indiquait un haut niveau de myopie - et, pour la femme, une élégante monture Dior aux verres fumés. À leur tenue à la fois simple et travaillée et à leurs gestes maniérés, tout dans leur attitude relevait de la posture.

— Bienvenue dans le monde du spectacle ! se dit, in petto, Gaby.

— Monsieur Simon Granger, le délégué à la production et Madame Natacha Delorme la réalisatrice, les présenta le colonel.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Monsieur, Dame. Je suis le commissaire divisionnaire, Gabriel Lambert et je suis chargé de mener l'enquête.

— Quelle enquête ? s'insurgea aussitôt Granger, il s'agit d'un épouvantable accident qui va nous faire perdre une fortune, notre projet et peut-être notre carrière sans compter le discrédit porté sur toute la profession.

— Je suis certain que vous y survivrez, s'agaça Gaby, ce qui n'a pas été le cas de la malheureuse victime. Quant aux conclusions sur les circonstances de ce décès, permettez-moi d'en rester juge.

— Pourquoi pensez-vous que ce n'est pas un accident, Commissaire ? intervint la réalisatrice d'une voix à peine audible.

— Tout simplement, Madame Delorme, parce qu'on peut estimer à une chance sur un milliard pour qu'un projectile venant de cette antiquité atteigne sa cible sauf si on en a trafiqué le mécanisme dans l'intention de tuer. Nous le saurons sous peu.

— C'est ridicule, tempêta Granger, qui aurait voulu tuer Tommy ?

— C'est à vous de me le dire, lui répliqua-t-il durement, puis, se tournant vers la réalisatrice, Madame Delorme, teniez-vous

la caméra pour la prise de ce matin ?

— Non, je dirigeais la scène depuis le plateau et j'en avais laissé l'exécution à Omar, mon premier opérateur.

— Expliquez-moi, Madame Delorme, comment s'était déroulée la séance, mais avant, pourriez-vous ôter vos lunettes. Je serai heureux de voir vos yeux.

— Si vous voulez, Commissaire, acquiesça-t-elle en remontant la monture sur sa chevelure. Voilà, cela vous convient mieux ?

Elle darda sur lui un beau regard profond, brillant et passionné. Il ne put s'empêcher de remarquer la trame de ridelles au coin des paupières. Elle avait conservé une silhouette juvénile, mais son visage était marqué. Néanmoins, elle avait dû, à ses vingt ans, affoler bien des garçons. Peut-être encore à ce jour. L'idée lui vint de savoir quel rapport elle entretenait avec son acteur vedette. Toutefois, il réservait cette question pour plus tard.

— Alors, Madame Delorme, décrivez-moi ce que vous vouliez tourner.

— C'était une simple scène d'action. Elle figurait à la fin du scénario. La mort du personnage principal tué par l'arquebusier du roi. Il n'y avait pratiquement pas de dialogue et on alternait les plans panoramiques et les plans américains. La caméra était montée sur rails. Tout cela pour vous expliquer que je n'avais

pas besoin de la diriger moi-même. Tommy tentait de fuir par les bois en entraînant par la force Karina, l'actrice principale. La jeune fille parvenait à s'échapper. Lui continuait de courir. Bastien tirait et Tommy s'écroulait. Gros plan sur les visages, travellings avant et arrière avec prise de son directe à la perche et fondu au noir. Au montage, rajout d'une musique de fond. Une banale scène d'action, vous dis-je. N'importe quel acteur aurait pu la jouer et n'importe quel cinéaste aurait pu la filmer. On n'avait même pas besoin d'employer des cascadeurs ou des doublures. Après la première prise, tout était plié, mais Tom ne s'est pas relevé. Vous pouvez imaginer la panique sur le plateau. Bastien tremblait de tous ses membres, Karina s'est évanouie et moi j'étais tétanisée. Simon a pris l'initiative de téléphoner à la gendarmerie. Ces messieurs nous ont aussitôt demandé de rester tous sur place, de ne toucher à rien et de ne prévenir personne. Nous avons suivi leurs préconisations à la lettre. Voilà tout ce que je peux vous raconter, Commissaire.

— Je présume que vous avez un accessoiriste pour le matériel ?

— Nous avons toute une équipe. Environ une dizaine de personnes sous la direction de Mireille, notre régisseuse. Victor l'armurier, Claudine la costumière et ses apprenties, Mohamed le palefrenier, aidé de son lad, et Lucie la dresseuse de loups.

D'un haussement de sourcils, Gaby marqua son étonnement.

— Autant de personnel ! s'exclama-t-il tout en pensant que cela se traduisait par autant de suspects.

— Et oui Commissaire, s'en amusa Natacha oubliant un instant son angoisse et le caractère tragique de la situation, nous avons obtenu de nos partenaires américains un budget presque illimité. Et encore, vous ne voyez ici que l'équipe première.

Gaby réalisa qu'il ne connaissait pas Natacha Delorme. Il n'était pas féru de cinéma, il y préférait nettement l'opéra et le spectacle vivant. Il se promit de se renseigner sur sa carrière. Pour le moment, il n'en avait ni le temps ni les moyens. Quant à la victime, il savait qu'elle avait joué dans deux ou trois films *bancable*, qu'on lui prédisait un bel avenir et que la critique en avait fait l'un de ses chouchous. Il se rappelait aussi qu'il était apparu à plusieurs reprises à la une de *Closer* et dans les pages d'autres torchons à scandale.

— Parlez-moi un peu de Tommy ? demanda-t-il en s'adressant à ses deux interlocuteurs.

— Que voulez-vous savoir ? lui répondit le délégué à la production.

— Quel genre d'homme était-il ?

— Un excellent acteur. Il joue... il jouait avec ses tripes. Il n'avait rien appris. Tout chez lui était instinctif. Il ne venait pas du sérail. Il avait été formé à l'école de la rue. Avant d'essayer les planches, il travaillait dans un garage de Détroit. On l'avait

recruté pour de la figuration intelligente dans un néopéplum « *Morituri te salutant* », une suite à « *Gladiator* ». Il n'y avait que quelques répliques, mais il a crevé l'écran. On l'a vite repéré et on lui a donné des premiers rôles. Il a enchaîné un *thriller*, un film de *SF* et un film de guerre.

— OK, je vois, Monsieur Granger, mais ce qui m'intéresse, ce n'est pas sa filmographie. Comment était-il dans la vraie vie ?

— Horrible, intervint Natacha, et fidèle à son image de *bad boy*. À l'opposé de mon type d'hommes. Il traitait les femmes comme de la viande froide à consommer rapidement.

— Si vous le détestiez autant, pourquoi l'avoir engagé ?

— On me l'a imposé, mais finalement, ce n'était pas un mauvais choix, il correspondait parfaitement au rôle.

— Si j'en crois ce que j'ai vu en entrant ici, il négligeait plutôt son intérieur.

— C'était un véritable porc, lâcha-t-elle avec une moue de dégoût.

— Au fond si je comprends bien, vous n'êtes pas mécontente de vous en être débarrassée.

— Ne croyez pas ça, Commissaire, outre le fait que je respecte trop la vie pour me satisfaire de la mort d'autrui, le décès de Tommy est une catastrophe. Je vous rappelle que nous sommes en plein tournage.

— Et que chaque minute perdue nous coûte un bon paquet de

dollars, compléta Granger, le visage défait. Croyez-moi, nous sommes bien les premiers à regretter sa perte.

— Une dernière question, vous permettez ? Lui connaissiez-vous des aventures sur le plateau ?

— Je n'en ai pas tenu le compte, mais oui, reprit Natacha, Il était incapable de dormir seul et il était volage. Il a essayé avec toutes.

— Même avec vous ?

— Même avec moi. Mais en pure perte. Je vous l'ai dit, ses manières m'écœuraient.

— Pensez-vous qu'il eût pu attirer la haine d'une ou d'un partenaire jaloux ?

— Pourquoi pas ?

— À supposer qu'on l'ait assassiné, comment s'y serait-on pris ? questionna Granger sceptique.

— Ça c'est mon affaire!, lui rétorqua Gaby, je vous remercie, *Monsieur, Dame*, je ne vous exigerai pas, comme il est d'usage, de rester à la disposition de la police. Vous n'avez pour l'instant aucune possibilité de vous dérober. En revanche, je vais vous demander, Monsieur Granger, de me dresser la liste des noms de toutes les personnes présentes ici. Dès que vous en aurez terminé la rédaction, faites-la-moi apporter.

Il les regarda descendre de la caravane avant de se tourner vers De la Villardière, qui était resté, jusqu'alors, étonnamment

silencieux. Ce dernier n'avait toujours pas digéré l'attitude de cet envoyé du ministère qu'il jugeait méprisante. Il ne se doutait pas que c'était réciproque. Néanmoins, plus par politesse que par réel intérêt, Gaby lui demanda son avis.

— Qu'en pensez-vous, colonel ?

— Je vous souhaite bien du courage, mon cher, lui rétorqua ce fringant officier en lissant machinalement les bords de son képi avant de s'en coiffer. Vous avez mis la main dans un fichu panier de crabes. Je vous abandonne volontiers tout l'honneur de l'enquête. Mon rôle est terminé. Je vais devoir rejoindre mon poste de commandement. Je vous laisse en soutien le capitaine Da Costa et un peloton de gendarmerie. Vous pouvez vous servir de l'*Écureuil* à votre guise. Pour communiquer avec l'extérieur, utilisez la radio de bord ou les téléphones satellitaires. Je vous rappelle que nous n'avons pas de réseau ici.

— Je vous remercie, Colonel, lui répondit Gaby, néanmoins, j'aurais aimé connaître votre opinion. De professionnel à professionnel.

— Je vous l'ai dit. C'est un sacré merdier. Je suis bien entendu au courant de la nature de votre mission. Vous devez préserver le gouvernement d'un éventuel scandale. Toutefois, je doute que vous y parveniez. D'ailleurs, je suis surpris que vous n'ayez pas commencé par interroger le principal coupable, le jeune Bastien.

— Tout simplement, colonel, parce que je n'envisage pas un seul instant sa culpabilité.

— C'est pourtant lui qui a tiré.

— Il l'a fait dans le cadre des besoins du scénario sans aucune arrière-pensée. Il aurait fallu un niveau invraisemblable de duplicité pour commettre un meurtre au vu de tous et une habileté surhumaine pour ajuster son tir. Il n'est même pas coupable d'homicide par accident puisqu'il n'en est pas à l'origine. D'ailleurs, je ne crois pas à la thèse de l'accident. On a prémédité de tuer Tommy. Pour quelles raisons ? À moi de le découvrir et je ne dispose que de peu de temps. Sans vous obliger, colonel, je vous prie de demander à votre Capitaine de m'amener l'armurier. Je vais poursuivre mes auditions.

Les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de main avant de se séparer. Gaby éprouvait un sentiment de soulagement. Enfin, il pouvait commencer à travailler sans avoir dans les pattes ce bureaucrate galonné qui ne lui était d'aucune utilité.

En revanche, le capitaine Da Costa était un *OPJ* aguerri aux opérations de recherche. En tenue civile, avec sa bonne bouille ronde, sa moustache grisonnante et le sourire aux lèvres. D'emblée, Gaby le trouva sympathique surtout qu'ils étaient tous deux de la même génération. En l'absence de Sabrina, il pourrait devenir un adjoint tout à fait convenable.

L'homme qu'il accompagnait, lui, ne souriait pas et rien dans son allure n'inspirait la sympathie. Grand et efflanqué, il avait un aspect maladif. Un tatouage lui mangeait le cou comme la partie visible d'un gigantesque dessin dont les contours devaient se prolonger sur tout le corps. Les cheveux filandreux et gras, mal peignés, en disaient long sur son hygiène corporelle. Bref, il avait une tête d'assassin, mais Gaby ne voulait pas s'arrêter à cette première impression. Après tout, s'il avait été engagé sur une super production, il devait être compétent dans son domaine. Gaby ne connaissait pas le milieu du cinéma, en revanche, il avait une assez bonne pratique des armes et assez d'expérience pour cerner la personnalité d'un individu. Cela devait lui donner des bases suffisantes pour interroger Victor.

— Asseyez-vous, je vous en prie, Monsieur, Monsieur comment ?

— Victor Varga, lui répondit l'autre avec un fort accent slave.

— Quel est votre rôle exact sur le plateau, Monsieur Varga ?

— Je suis chargé de m'occuper des armes, de veiller à leur bon fonctionnement et de les préparer en vue des séquences à tourner ?

— En quoi consiste cette préparation ?

— À les rendre à la fois les plus réalistes possibles et les plus inoffensives.

— Comment procédez-vous ?

— Par exemple, pour les armes blanches, j'émousse leur tranchant afin d'éviter tout accident en cas de mauvais maniement.

— Et pour les armes à feu ?

— Cela dépend du type d'armes. La plupart des armes modernes sont neutralisées. La législation française est très stricte sur ce point, contrairement aux lois en vigueur dans d'autres pays et en particulier aux États-Unis. La neutralisation consiste à apporter des modifications internes afin de les rendre inaptes au tir. On bouche le canon, on les rend indémontables, on neutralise le chien. Tout cela sans changer leur aspect extérieur ni leur fonctionnement apparent. Les simulations de tir sont calculées avec l'ingénieur des effets spéciaux. On utilise alors de la poudre noire.

— En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'une arme moderne, mais d'un mousquet.

— Une arquebuse à canon rayé, rectifia Victor. Toutes les armes employées proviennent de la collection d'un mécène. Elles nous ont été prêtées et je n'ai pas eu l'autorisation de les neutraliser.

— Vous voulez dire qu'elles étaient en parfait état de marche ?

— Oui, mais nous ne détenons aucune munition. Les balles de ce calibre sont extrêmement rares et on ne peut pas leur en substituer d'autres. Il était tout à fait impossible que cet accident

eût lieu.

— Pourtant c'est le cas. Comment l'expliquez-vous, Monsieur Varga ?

— Pour moi, c'est totalement incompréhensible. Cette arquebuse n'a pas pu tirer un projectile. Je l'ai vérifiée moi-même avant de la remettre à la réalisation.

— Vous avez assisté à la prise ? intervint Da Costa.

— Non, je suis rarement présent sur le plateau sauf si on l'exige. Je travaillais dans l'atelier de ma caravane.

— Alors comment pouvez être sûr que l'on n'a pas introduit une balle dans l'arme ? poursuivit l'*OPJ*.

— Je ne peux pas vous le certifier, mais c'est une opération délicate et longue. Pour la mise à feu, on se sert d'une grosse mèche de coton trempée dans un retardateur et fixée sur un serpent. En se consumant, la mèche prend une forme de dard. En appuyant sur la détente, le serpent, tenant la mèche allumée, pivote afin que le dard incandescent entre en contact avec la poudre noire contenue dans un petit bassinet. La flamme va consumer la poudre à l'intérieur du canon en passant par un petit trou. La réaction en chaîne propulse la balle à l'extérieur. L'arme ne contenait ni balle ni poudre pour éviter que l'arquebuse n'explose. Ces vieilles armes ont parfois des comportements déroutants. La poudre était mise à feu hors champ pour donner l'illusion sonore. On avait seulement laissé la mèche que l'on

